

On crâno petit tailleu : (suite)

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 50

PDF erstellt am: **12.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189535>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sement pas toujours le cas. Le fumoir ne tarde pas à drainer insensiblement la société et, dans les maisons où ce dissolvant n'existe pas, le besoin de parler des affaires du jour a bientôt rapproché, vers le coin de la cheminée ou autour des fauteuils, la majeure partie de l'élément masculin, tandis que la plus aimable partie de la société en est réduite à causer de sujets tout aussi intéressants, sans doute, mais où les événements de la famille jouent un plus grand rôle que ceux de la République.

(*Guide de Lausanne*, un joli vol. cartonné. Prix 2 fr. — B. BENDA, éditeur.)

Petits orages domestiques.

Les petits orages sont quelquefois les avant-coureurs de grands cataclysmes.

Dans un ménage, les petites discussions amènent souvent des catastrophes irréparables.

Un jeune homme vint prier Socrate de lui enseigner l'art oratoire. Il se montra dès l'abord très bavard, et Socrate, en l'acceptant pour élève, lui demanda le double du prix ordinaire. — Pourquoi cette différence ? interrogea le jeune homme. — Parce que j'ai deux sciences à vous enseigner, répondit le philosophe : celle de se taire et celle de parler.

Il est impossible d'être heureux en ménage si l'on n'apprend pas la première de ces sciences.

Simonide disait qu'il n'avait jamais regretté d'avoir gardé le silence, mais qu'il avait regretté souvent d'avoir parlé. Simonide devait être un homme marié.

Cette abnégation si simple qui fait qu'on retient l'expression d'un sentiment désagréable ou d'une pensée choquante, est la pierre angulaire du bonheur domestique. Car rien ne rapproche deux personnes comme d'être sûres de se plaire ensemble, et rien ne les éloigne comme de trouver dans la présence l'une de l'autre une fréquente cause d'ennuis.

Il arrive que le mari blâme la femme et la femme le mari, sans que ni l'un ni l'autre soient en faute. Cela me rappelle ces deux provinciaux qui, se rencontrant dans une rue de Paris, crurent se reconnaître et coururent pour s'aborder la main tendue et le sourire aux lèvres. En arrivant face à face, ils virent qu'ils s'étaient trompés. — Ah ! dit l'un qui était Champenois, je vois ce que c'est, monsieur. Vous avez cru que c'était moi et j'ai cru que c'était vous ; mais ce n'est ni l'un ni l'autre.

Je ne sais pas de machine infernale plus féconde en catastrophes que la manie qu'on a de vouloir avoir le « dernier mot. » C'est une bombe allumée que l'on se dispute et qui éclate en tuant ou blessant des deux côtés. Avoir le dernier mot ! A quoi cela peut-il bien servir ? Un Américain se vantait d'avoir le dernier mot avec sa femme. — Avec votre femme ! s'écrie son interlocuteur. La belle affaire ! Parlez-moi d'avoir le dernier mot avec le sifflet d'une locomotive. Voilà qui prouve les poumons d'un homme !

Encore une fois, cette manie disécutante et contredisante est une arme à deux tranchants. Les vic-

toires qu'elle fait remporter sont des victoires à la Pyrrhus ; le vainqueur en souffre autant que le vaincu.

Les prises de bec conjugales peuvent amuser la galerie — il est bien rare qu'on ait le bon sens de l'éloigner ; — mais les combattants se rendent malheureux à plaisir. Combien ne vaudrait-il pas mieux être incapable de faire une repartie que d'employer ce talent à blesser ceux à qui nous avons voué notre amour ?

Il existe un certain art de présenter les choses que les gens mariés devraient étudier et pratiquer.

Que de querelles on éviterait si l'on savait dire avec tact et courtoisie les vérités désagréables qu'il faut dire parfois !

Repandre est un art très difficile. Tout le monde trouve à reprendre, à un moment ou à l'autre. Mais, en un grand nombre de cas, les observations perdent la moitié de leur effet et quelquefois même vont directement contre leur but, à cause de la manière dont elles sont faites.

Je le répète : il y a des moments où il faut ne rien trouver à redire. Une partie de l'art consiste à distinguer ces moments sans hésitation ni erreur.

Celui qu'il faut éviter avec le plus grand soin, c'est le temps du dîner. Que de maris, pourtant, choisissent ce moment pour donner carrière à leur mauvaise humeur, critiquer la tenue des enfants, le service, le bœuf trop cuit, les légumes durs, les plats froids, et le reste, eux exceptés ! La pauvre femme ne peut plus manger, et, quant au mari, sa digestion s'en ressentira.

C'est un tableau bien différent que nous présente G. Droz dans ces lignes charmantes : « Vive la table de famille, où s'assoient ceux qu'on aime, où l'on risque au dessert un coude sur la table, où l'on retrouve à trente ans l'heureuse gaité de l'enfant ! »

La règle est de rire au moins trois fois durant le dîner ; et si vous n'apportez pas à la table commune votre part de conversation aimable, de gaité et de bonne humeur, vous feriez mieux de manger seul.

J'ai fait l'éloge du silence, qui est d'or, comme chacun sait. Mais il n'est pas de bonne chose dont on ne puisse abuser, et rien n'est désagréable et ridicule entre époux comme un silence obstiné et boudeur. Une réponse courte, mais tendre, suffit souvent pour éteindre la colère ou dissiper le malentendu.

(Extrait de : *Doit-on se marier ?* par ...)

On crâno petit tailleu.

(*suita*).

Quand don l'eut de *atsi-vo à ti !* à sè vesins et que sè fut einmodà po son voiadzo, passà su onna montagna iò ve on grand galâpin appoyi contrè on dérupito, que vouàitivè passà lè dzeins. Lo petit tailleu s'apprèsà dè li et lâi fà : Sâlu, camerado ! te ne m'a pas l'air tant accouàiti, vins avoué mè roudà pè lo mondo ! L'autro qu'étâi on pecheint géant, on espèce dè Gargantua, lo guegnà de n'air mépreseint et lâi repond : Eh ! tsancro dè crazet, dè morpion ! — Que dis-tou ? lâi fà lo petit tailleu, ein sè branqueint dévant li, liai pì çosse, se fe ein montreint

sa cheintere, et te vairé avoué quoui t'as afféré. Lo géant que liait : « Y'ein escofiyo 7 d'on coup », sè crài que l'est dâi z'hommo que cé petit botasson a étèrti, et sè peinsà que lo faillâi petétrè pas trào mépresî, qu'on avâi z'âo z'u vu dè clliâo petits z'avortons crâno què dâi sorciers, et po l'éprovâ ye pre onna pierra que serrâ tant dein sa man que l'ein saillasse dè l'édhie. Ora, se fe âo tailleu, ein pào tou fèrè atant ?

— Oh ! ce n'est què cein, repond lo gosse, cein n'est qu'on dju d'einfant per tsi no. Adon fourrè sa man dein sa catsetta po preindrè son bocon dè cèré, fâ état dè ramassa perque bas on melion, et dè serrâ fermo et l'ein soo, na pas dè l'édhie, mà dè la laitiâ.

— Eh bin, qu'ein dis-tou, se fâ âo géant, te n'as fé dégottâ què dè l'édhie, tandis que mè, dè la fooce que serro, y'ein fé sailli dè l'éconma.

L'autro ne savâi trào què sè derè dè vairè atant dè fooce à n'on petit botasson ; adon ye pre on outra pierra que tsampâ ein amont, que l'arâi bin cailli lo polet dè Noutra Dama dè Lozena. Ora, fas-ein atant, se dit.

— T'és bo et bon po lanci lè pierrès, repond lo petit lulu, mà ta pierra est revegnâ avau. Veille-tè, y'ein vé accoulhî iena que ne vâo pas retsezi. Adon ye preind l'osé que l'avâi assebin dein sa fata, l'eimbriyè lo contr'amont, et l'osé que sè cheint ein libertâ s'ein va coumeint on aluvetta, drâi amont, et sein lo pas qu'on n'a vu oquiè retchâidrè.

— Ma, fâi honneu à tè ! fâ lo géant, mà vu portant vairè se te pào atant portâ què tsampâ hiaut, vins m'âidi à portâ on tsâno que y'é trait stu matin. — A ton serviço, repond lo pequa-pronma, et quand sont vai lo tsâno qu'avâi bin 'na fonda asse grossa que 'na petita fusta, lo tailleu lâi fâ : preind la fonda su te n'épaula, et mè tserdzo dâi brantsès. Lo géant sè tserdzè don lo tronc su l'épaula ; et lo petit luron profitè dè cein que l'autro ne poivè pas sè reveri po grimpâ à cambelion su 'na brantse, iò tsantâvè : Roulez tamhours ! Lo géant que n'ein poivè mé âo bet d'on momeint, criè : tsouye ! vé posâ ! Lo tailleu châtè avau, fâ état dè teni à la brachâ lo bet dâi brantsès et fâ âo géant : Eh bin, po on colosse coumeint tè, t'aré cru pe foo, kâ por mè, ne mè cheinto rein d'avâi portâ tot cé brantsadzo, tandi que t'és reindu.

(*La suite deçando que vint.*)

Nous attirons l'attention de nos lectrices sur le charmant feuilleton dont nous commençons aujourd'hui la publication, persuadé qu'elles le liront avec le plus vif intérêt. Son titre seul, pique d'ailleurs suffisamment la curiosité :

QUAND FINIT LA JEUNESSE

— Pauline, vois donc, ici, ce ravissant costume de satin, cette admirable pièce de damas ! Et cette robe, de soie brochée et velours, garnie de point d'Alençon !... Oh ! ce n'est pas tous les jours que l'on reçoit de semblables corbeilles.

— Moi, ce que je trouve de plus étonnant, c'est ce magnifique châle indien.

— Oui, en effet... Quelles belles palmes rouges ! quelle

superbe rosace verte !... Et là, tout alentour, ces fines broderies aurore, qu'on croirait vraiment tissées d'un réseau de fils d'or !

— Mesdemoiselles, est-ce que vous n'admirez pas cette pointe de Chantilly ? A-t-on jamais vu dessin plus riche, fond plus soyeux, plus délicat, semé plus gracieux ? On dirait le présent d'une reine et l'ouvrage d'une fée.

— Il me semble pourtant, Annette, que ces costumes de satin et de velours ne sont pas à dédaigner... Ah ! comme Gabrielle paraîtra superbe, et fière, et grande dame, quand elle les drappera autour de sa taille élancée, et sur ses belles épaules, qui paraissent le soir si blanches, quand les lustres sont allumés.

— Oh ! il n'y a pas à dire, mesdemoiselles, Gabrielle a beaucoup de bonheur.

— C'est parfaitement juste... Seulement ce bonheur-là vient un peu tard, — murmura la maligne Pauline.

Les jeunes filles, à ces mots, détournèrent pour un moment leurs yeux vifs des richesses de la corbeille, et se regardèrent en riant.

— Assurément, — continua la perfide amie, — Gabrielle, — vous le savez sans doute, — est votre aînée, et de beaucoup. N'a-t-elle pas aujourd'hui vingt-cinq ans accomplis, quoiqu'elle n'en avoue que vingt-deux, et dans ses jours de libéralité encore?... Il est certes bien temps qu'elle fasse un beau mariage, car elle a, pour cela, assez longtemps attendu.

— Et courageusement combattu, — ajouta une de ces fillettes, très éveillée et plus maligne encore. — En a-t-elle couru de ces bals, fatigué de ces danseurs, effeuillé de ces bouquets, et usé de ces amazones ! Au Bois, à l'Opéra, à Vichy, à Royat, sur les plages, on la citait toujours, on la voyait partout... Ah ! quand on a la patience et la force de faire toutes ces campagnes-là, on finit toujours bien par rencontrer quelque beau parti sur sa route.

— Mais puisque Gabrielle avait tant de chances en sa faveur, pourquoi donc ne s'est-elle pas mariée plus tôt ? — demanda la plus jeune et la plus naïve enfant de la joyeuse troupe. — Ne serait-ce pas surtout parce qu'elle voulait être aimée d'une affection sincère et forte, et être certaine de rencontrer, dans celui qui s'offrirait à elle, un attachement sérieux, un esprit mûr, un cœur qui lui appartint tout entier ?

— Elle ? Oh ! tu la connais bien peu, pour parler ainsi, Henriette !... De l'esprit, dans son mari ? Elle s'en soucie bien ; elle trouve qu'elle en a assez pour deux... Un cœur ? Qu'a-t-elle besoin d'un cœur, à moins qu'il ne soit monté en or, semé de rubis ou de brillants, et qu'elle puisse le faire étinceler dans ses cheveux, ou l'attacher à son corsage?... Enfin, — et c'est en ceci qu'on peut voir combien elle a de chance, — elle a cherché avant tout, dans son futur mari, un nom honorable, des manières de *gentleman*, de la fortune, de la tenue, et tout le reste lui a été donné par surcroît. M. Alfred Duperré est jeune, riche, bien élevé ; il monte royalement à cheval, et nul ne lance aussi gracieusement que lui la fumée de son cigare ; il a un esprit peu brillant, mais un accent anglais irréprochable ; il aime sa future femme comme il aimerait un mignon petit objet d'art, un gracieux bibelot, un coquet vase de Chine, bien cher, bien rare, bien fragile et bien joli... Avec tout cela, certes, Gabrielle sera heureuse, et son mariage sera brillant. Oui, mesdemoiselles, notre amie est née coiffée, et coiffée par Croisat, j'en suis sûre...

Un éclat de rire général accueillit cette dernière saillie de Pauline ; puis Henriette, regardant autour d'elle, reprit, d'un air un peu craintif :

— Bien heureusement, ma chère, que Gabrielle ne t'a